

CLOÉ MEHDI

**CINQUANTE-
TROIS
PRÉSAGES**

SEUIL
CADRE
NOIR

CINQUANTE-TROIS PRÉSAGES

CLOÉ MEHDI

CINQUANTE-TROIS PRÉSAGES

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

DE LA MÊME AUTRICE

Monstres en cavale

Le Masque, 2014

Rien ne se perd

Jigal, 2016

ISBN : 978-2-02-147740-5

© Éditions du Seuil, mars 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Madame Vialet

Prologue

L'enregistrement montrait une femme brune âgée d'une cinquantaine d'années, les traits tirés par la captivité. Elle parlait en portugais et ses propos étaient sous-titrés en français. La vidéo avait été tournée quelques mois plus tôt par la police brésilienne.

« C'est ridicule. C'est juste des rêves.

– Décrivez la personne que vous voyez dans ces rêves, répondait hors champ, une voix masculine.

– Un homme ou une femme, difficile à dire. Métis. Le crâne rasé. Dans les trente ans si c'était une femme, moins si c'était un homme.

– Qu'est-ce qu'il disait ? Ou elle ?

– Il – je crois que c'était il – il restait silencieux. Je le comprenais d'une autre façon, je sais pas comment. C'était un rêve, hein...

– Qu'est-ce qu'il disait ? » répétait la voix, de moins en moins patiente.

La femme réfléchissait un moment.

« Il me proposait de disparaître.

– Comment ça, disparaître ? Mourir ?

– Non. De faire en sorte que personne me retrouve.

– Police comprise ? »

Une hésitation.

- « Oui.
- Et comment il comptait s’y prendre ?
 - Je sais pas. C’était qu’un rêve. Je vois même pas pourquoi vous me faites parler de ça.
 - Cette personne, elle avait un nom ?
 - J’ai oublié.
 - Vous avez dit au docteur Ferrer que cet homme dans vos rêves était lié à un dieu.
 - Oui, c’était un désigné.
 - Quel dieu ? Vous vous souvenez ?
 - Non », disait la femme.

Deux officiers de police en civil étaient assis de part et d’autre d’un bureau. À la fin de la vidéo, ils gardèrent le silence un instant. Le plus jeune s’en lassa le premier :

« Et donc le désigné dont elle parle, j’imagine que c’est Raylee Mirre, lié avec Dix-Neuf.

– Oui, dit l’autre. Cette détenue a disparu quelques jours après l’interrogatoire, dans des circonstances très floues et dans l’enceinte même de la prison. On ne sait pas comment ni pourquoi, mais il est avéré que les gens qui prennent contact avec Raylee Mirre disparaissent ensuite sans laisser de traces. Il s’agit en majorité de personnes condamnées ou de prévenus. La première disparition suspecte a été repérée il y a quatre ans.

– Et vous n’avez rien pour l’inculper ?

– Non. D’où votre présence ici. »

Hassan Bechry effectua quelques manipulations sur son ordinateur avant de le faire pivoter vers son subordonné. L’écran affichait maintenant une offre d’emploi comportant de nombreuses variations à la grammaire et à l’orthographe. Jérémie Perreira y était assez sensible et fronça les yeux, comme ébloui par tant d’obscurantisme.

« Que de fautes », dit-il.

Son supérieur le foudroya du regard. « Je vous ai déjà demandé de nous foutre la paix avec ça, s'il vous plaît.

– Pardon. C'est plus fort que moi.

– Non, il vous suffit de la fermer. Vous allez postuler demain. Avec un CV fictif, que voilà. N'hésitez pas à en corriger les fautes éventuelles, mais sans faire de commentaires, merci. »

Quelques jours plus tard, Jérémie Perreira se rendit au Bureau des prières d'Europe de l'Ouest avec une pochette cartonnée contenant divers papiers, dont un CV relu et corrigé. La vieille bâtisse s'élevait sur deux étages, dans une avenue passante aux heures de pointe et déserte le reste du temps. Les murs étaient en crépi bleu ciel. Il pleuvait doucement sur Hondatte, une ville de quatre mille habitants située à vingt kilomètres de Cherbourg, qui n'avait pas grand patrimoine à faire valoir, sinon ce Bureau des prières. Il était indiqué partout en ville, si bien que Jérémie n'eut aucun mal à le dénicher. C'était la première fois qu'il mettait les pieds à Hondatte.

Il n'avait jamais vu de photo de Raylee Mirre. Il était presque impossible d'obtenir une image nette d'un désigné, mais le lieutenant Bechry lui en avait fait une description orale. Il réalisa, quand Mirre ouvrit la porte, qu'il avait oublié de s'inquiéter de son genre. Bechry ne le lui avait pas indiqué, et comme la prisonnière l'avait souligné dans la vidéo, il était difficile de lui en assigner un. Il ou elle portait des vêtements larges, jean clair et veste noire, il ou elle avait la peau brune et le crâne rasé. Jérémie décida que ce serait « il » tant qu'on n'aurait pas prouvé le contraire.

Ce n'était pas l'infiltration du siècle. Le Bureau des prières n'avait rien d'un réseau difficile à intégrer où aurait régné la méfiance et où la découverte de la vérité aurait provoqué des

dramas. En vertu de quoi, le lieutenant Bechry ne s'était pas cassé la tête concernant la fausse identité de son subalterne. Jérémie se présenta sous le nom de Jérémie Porcher, annonça qu'il était là pour candidater. Le désigné le conduisit dans un bureau au bout du couloir. La maison, très fraîche, sentait la lessive malgré un léger relent de moisissure. Quand ils entrèrent dans le bureau, dont la fenêtre était ouverte, Jérémie surprit une odeur de shit et chercha des yeux un cendrier. Il était sur le rebord de la fenêtre, avec un joint à moitié consumé. Raylee suivit son regard et ferma la fenêtre sans dire un mot.

Ils s'installèrent de part et d'autre d'une table massive. Le bois vernis avait été rayé, heurté, brûlé de multiples fois. Une cafetière italienne fumante y était directement posée sans rien pour amoindrir la chaleur, et Jérémie émit une sorte de petit glapissement intérieur. Un conditionnement remontant à l'enfance se manifesta si fort qu'il envisagea un instant de placer sa chemise cartonnée sous la cafetière. Il fit un effort pour se souvenir qu'il était ici en qualité de postulant.

« Café ? » demanda Raylee en lui en servant un d'autorité.

Un peu nerveux, Jérémie fit mine de sortir son CV, mais le désigné l'arrêta d'un geste.

« On verra plus tard si vous êtes toujours intéressé après la description du poste. C'est un boulot de secrétaire et de vigile. Vous nous aiderez à organiser les rendez-vous et vous interviendrez s'il y a besoin, je veux dire si une personne reçue devient violente et qu'on n'arrive pas à la gérer tout seuls.

– Nous ?

– Moi et Kyle, l'autre désigné de cette permanence. »

Raylee regarda Jérémie par en dessous. « Vous savez où vous foutez les pieds, hein ? Les dieux, tout ça...

– Oui oui, bien sûr. Enfin... je viens d'une famille très peu croyante et ça reste assez obscur pour moi. Mais je comprends le concept. »

Le désigné sourit. Dehors, la pluie s'épaississait. Raylee se tourna à demi pour regarder le ciel obscurci.

« Il y a des questions que vous voudriez poser à propos des dieux et des désignés ? »

Jérémie réfléchit à trois niveaux de pensée, celui du flic, celui du type qu'il incarnait et celui de son moi plus ou moins profond. Mener les trois en même temps n'était pas facile. Il n'avait pas menti, il ne s'était jamais beaucoup intéressé aux dieux. Ses parents l'avaient élevé dans un esprit rationnel où la raison n'avait que faire de l'intuition. Jusqu'ici, il lui semblait que ça lui avait plutôt réussi.

« Pas pour l'instant, dit-il. Merci. »

PREMIÈRE PARTIE

QUELQUE CHOSE
DE PLUS GRAND

Chapitre 1

J'ai regardé, par la fenêtre, Jérémie Porcher retraverser l'avenue en direction du centre-ville d'Hondatte. Il repartait avec si peu de questions que c'en était presque louche, mais franchement, dans mon boulot, ça me faisait des vacances. Cela dit, il allait falloir revenir très vite à la réalité. Je n'en avais aucune envie.

J'ai cherché une distraction en buvant du café et en tournant en rond, j'ai repris le pétard abandonné à l'arrivée de Porcher, j'ai terminé de le fumer, réfléchi à si j'embauchais ce type ou non. Je n'avais pas l'impression que ça allait être très fluide avec lui, mais personne d'autre ne s'était présenté. Il faut dire que c'était très mal payé, et avec des horaires variables en fonction des fonds mensuels.

Je ne vais pas rencontrer votre collègue ?

Il s'est étonné quand je lui ai dit que je lui donnerai une réponse dans la semaine.

Kyle est en vacances. Il m'a dit de choisir pour deux.

J'avais menti.

Il était là, Kyle, de l'autre côté de la porte qui séparait le salon de la cuisine, allongé sur le carrelage, les yeux béants, avec un trou noir entre les deux sourcils, là où, supposément, on place le troisième œil. Je venais de découvrir son corps quand Porcher avait sonné.

J'étais rentrée de vacances, la veille. C'était la Toussaint et au Bureau, vu comme on était payés, on ne s'emmerdait pas, on prenait toutes les vacances scolaires du calendrier. Kyle était parti voir sa famille à Édimbourg, et moi la mienne dans les Pyrénées-Orientales.

Après coup, je me disais qu'il y avait peut-être eu des signes que je n'avais pas voulu voir. La veille, quand j'avais pris le train pour Cherbourg, la lumière extérieure était particulièrement faible, comme si c'était déjà décembre, et j'avais trouvé la maison froide et vide. Kyle aurait dû être de garde, son absence m'avait étonnée, mais il n'avait jamais été ravi de travailler ici et j'en avais déduit qu'il avait prolongé ses vacances. Il était tard et j'étais partie dormir sans passer par la cuisine.

Au matin, en allant préparer du café, j'avais failli trébucher sur son cadavre. J'avais lâché trois cris plus ou moins rapprochés, bondi hors de la pièce et respiré profondément pour calmer mes pulsations cardiaques. J'avais regardé ma tasse vide. Ne pas boire de café le matin, pour moi, c'est comme essayer de dormir debout, ça va contre les lois de ma physique. Surtout avec la journée pourrie qui s'annonçait.

J'étais revenue dans la cuisine en marchant sur la pointe des pieds comme pour ne pas le déranger. Kyle était toujours aussi mort, malgré l'espoir absurde qui avait eu le temps de germer dans ma tête durant ces quelques minutes d'hésitation fébrile. Je l'avais enjambé en m'excusant d'une voix tremblante, toujours concentrée sur mon souffle, et j'avais mis la cafetière italienne à chauffer sur le gaz. J'étais en train de me demander si je devais appeler les flics ou les pompiers, quand on avait sonné à la porte. J'aurais dû me méfier, ne pas ouvrir à n'importe qui avec un cadavre dans la cuisine, mais j'avais un besoin vital de parler à

quelqu'un, n'importe qui, de la pluie, du beau temps ou même d'un poste à pourvoir. Jérémie Porcher est parti sans avoir remarqué mon trouble et j'ai dû trouver de quoi m'occuper pour ne pas réfléchir à la présence de Kyle Niven, vingt-deux ans, désigné du dieu Dix, mort les bras en croix sur le carrelage.

Je me suis posée sous le porche qui donne sur le jardin, isolé des bâtiments voisins par des palissades recouvertes de lierre. J'ai roulé un autre pétard. Un petit vent frais a soufflé. J'ai jeté un coup d'œil au ciel, décidément trop lourd. Oui, j'aurais dû voir les signes, et Kyle aussi d'ailleurs. Après tout, c'était notre travail.

Je suis restée là, presque sans bouger, à émietter lentement le mégot dans mes mains, jusqu'en début d'après-midi. Et puis j'en ai eu marre et j'ai retourné le panneau du Bureau pour qu'il indique « Fermé ». Je n'en avais pas le droit, mais les circonstances me paraissaient exceptionnelles.

Je suis retournée me coucher. Les dieux m'ont fait don d'une capacité à dormir presque illimitée, même et surtout en situation critique. Ça m'a sûrement sauvé la vie plusieurs fois.

Le lendemain matin, j'ai entendu du bruit au rez-de-chaussée. J'avais dormi tout l'après-midi et toute la nuit, avec des réveils fréquents, la gorge sèche, les yeux grands ouverts, et la certitude qu'il me serait impossible de me rendormir. Le corps de Kyle flottait dans ma tête, avec le visage de ses bourreaux. Car je savais, j'avais su dès la première seconde, oui, je savais qui l'avait tué. Cette marque entre les sourcils était une signature plus qu'un indice.

J'ai rassemblé mon courage et mes esprits avant de descendre, encore vêtue du vieux survêt et du tee-shirt qui me servaient de pyjama. Le corps de Kyle avait disparu. Hector me tournait le dos, il surveillait la cafetière sur le feu. Adrian,

son frère, était assis à table, face à moi, le menton dans la paume. Ils portaient encore leur manteau trempé. On entendait la pluie battre contre les fenêtres.

Hector était peu loquace. Adrian parlait souvent pour deux. Ils étaient un peu plus jeunes que moi, frôlant la trentaine. Ils vivaient au Bureau quand ils n'étaient pas occupés à accomplir les vœux morbides des dieux rouges, dont Dix était l'un des représentants. Dix, qui avait désigné Kyle pour l'incarner parmi les humains. Dix, qui avait décidé, pour des raisons que je ne voulais même pas essayer de comprendre, de mettre un terme à la vie de son protégé. *Car c'est ce que font les dieux rouges.*

« Hé, Raylee ! a lancé Adrian d'une voix trop enthousiaste. T'es rentrée quand ? »

Hector s'est retourné et m'a souri, mais d'un sourire hésitant et contrit qui n'attendait pas la moindre réponse.

« Hier, j'ai dit en m'asseyant dans la diagonale d'Adrian.

– Ouais, merde, du coup, tu l'as vu... »

J'ai fixé Adrian sans répondre en tentant de faire passer toute une cohorte de sentiments contradictoires dans mes yeux, mais ça n'a pas trop marché. Hector, très obligeant, m'a servi la première tasse de café.

« Écoute, on est désolés, a continué Adrian. C'était pas prévu que tu tombes là-dessus. »

Je n'ai pas aimé qu'il dise *là-dessus* pour désigner une personne qui avait vécu avec nous pendant trois ans, mais je n'ai rien dit. Il me fallait un minimum de caféine avant de pouvoir hausser le ton. Kyle et Adrian ne s'étaient jamais entendus. L'un, désigné d'un dieu rouge, l'autre, exécuteur de ses basses œuvres, chacun représentait un extrême de la facette des dieux. C'était sans doute inéluctable qu'ils ne puissent pas se supporter. On aurait pu faire le même raisonnement pour moi et les deux frères, sauf que Dix-Neuf,

mon dieu, disons, attiré, Dix-Neuf n'était pas un dieu rouge.

Dieux merci.

*

ANNEXE

Archives. Interview filmée de Raylee Mirre, désignée du dieu Dix-Neuf, par Safia Dinan, journaliste indépendante.
#Multitude #DieuxRouges

S. D. : Bonjour Raylee. Je vous présente rapidement, pour celles et ceux qui ne vous connaîtraient pas encore. Vous êtes une désignée du dieu de la Multitude Dix-Neuf, vous avez – je peux dire votre âge ? – vous avez vingt et un ans. Tout le monde a entendu parler de la Multitude, mais peu d'entre nous la connaissent vraiment. On ne va pas en aborder tous les aspects, ce serait beaucoup trop long pour nos cinq minutes d'interview. Je renvoie donc les internautes intéressés au site officiel de la Multitude, dont le lien est en train de s'afficher. Je voudrais que vous nous parliez des dieux rouges. Ils m'intriguent beaucoup. Alors Raylee, dites-nous, c'est quoi, un dieu rouge ?

R. M. : Euh, déjà bonjour. C'est une bonne question. Par contre je vais devoir déborder un tout petit peu du sujet, il faut déjà définir ce que c'est qu'un dieu d'après la Multitude.

S. D. : Ouh là là. Essayez de faire court, par pitié.

R. M. : Euh, ça va être chaud. Mais OK. Il faut d'abord éviter de voir dans les dieux de la Multitude des entités distinctes. Ce n'est pas une religion polythéiste. C'est plutôt un seul Être qui se serait désagrégé en de multiples parcelles, mais il me faudrait un certain temps pour définir le concept, alors je vais m'arrêter là. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'il faut être prudent avec la notion de dieux multiples. Et donc avec celle de dieux rouges.

S. D. : Super, me voilà beaucoup plus embrouillée que je ne l'étais au début de cette interview.

R. M. (rires) : Désolée. Mais ça veut dire que je fais bien mon travail.

S. D. : Le fameux flou perpétuel de la Multitude. Bref, Raylee, il nous reste deux minutes trente pour comprendre ce qu'est un dieu rouge.

R. M. : De ce qu'on arrive à en comprendre, c'est des dieux qui sont très jugeants vis-à-vis des humains. Ils me font toujours penser au Dieu de l'Ancien Testament qui vrille régulièrement parce que le peuple hébreu ne se comporte pas comme il en a envie. Enfin, c'est l'image que j'en ai, j'espère que j'offense personne. Les dieux rouges, contrairement aux autres, considèrent qu'il y a une voie à suivre et ne supportent pas qu'on s'en écarte. Si bien qu'il leur arrive d'écourter la vie de quelqu'un qui ne les satisfait pas.

S. D. : Écourter ?

R. M. : Oui, ils... ils tuent, quoi. De façon à ce que tout le monde sache qu'ils sont à l'origine de cette mort. Pas physiquement, hein. On n'a encore jamais vu un dieu se matérialiser. On imagine que c'est pour prévenir les autres adeptes : voilà ce qui peut se passer. Bon, il y a deux bonnes nouvelles. Un, les dieux rouges ne sont que trois sur trente et un dieux révélés. Deux, ils ne s'en prennent qu'à leurs désignés ou à ceux qui se réclament d'eux. Si vous ne vous occupez pas d'eux, ils vous foutent la paix. Si vous les vénérez en public et poussez les autres à les honorer aussi, vous avez franchement intérêt à suivre la voie à la lettre.

S. D. : Mais quelle voie ? Je croyais que la Multitude n'en avait pas !

R. M. (rires) : Pardon, c'est nerveux. Vous avez raison, c'est ça qui est compliqué avec les dieux rouges. Ils ont chacun leur voie. Impossible de s'y retrouver.

S. D. : On devrait les appeler des dieux tyrans.

R. M. : Ce serait approprié à première vue. Mais je vous rappelle qu'on ne fait que tenter de deviner les raisons d'agir des dieux. Il

y a tout à parier qu'on est complètement à côté de la plaque dans nos interprétations.

S. D. : Eh bien, merci beaucoup, Raylee. Bonne continuation dans vos missions sacrées, quelles qu'elles soient.

R. M. (rires) : Merci.

*

Il y a un truc que j'avais omis de dire dans cette interview, qu'on ne disait jamais en public, une sorte de secret de la Multitude : les dieux rouges ne tuaient pas eux-mêmes quand ils voulaient que tout le monde soit au courant ; ils demandaient à des humains de le faire. Une poignée de personnes dans le monde étaient dévolues à ces dieux et tuaient en leur nom. On les appelait des Bourreaux. Adrian et Hector en étaient. C'étaient mes cohabitants, ainsi que ceux de Kyle Niven. Et ils l'avaient buté.

« Dix nous l'a demandé en septembre, continuait Hector. On a attendu que tu t'en ailles pour le faire. »

Je me suis raclé la gorge pour défaire le nœud. Je n'avais même pas assez d'énergie pour me mettre en colère.

« Vous avez fait quoi du corps ?

– On l'a enterré dans le jardin. Au cas où tu voudrais te recueillir. »

Je n'ai pas aimé non plus le *au cas où*, mais je n'ai rien dit.

Je n'ai pas demandé pourquoi Dix s'était retourné contre Kyle. Il est si difficile de contenter les dieux tyrans que deux de leurs désignés sur trois connaissent le même sort. Kyle le savait, et vivait dans l'angoisse. J'ai pensé à ça en emportant mon café dans ma chambre. J'ai roulé un joint que j'ai fumé, accoudée dans l'encadrement de la fenêtre, au-dessus du jardin. J'ai essayé de repérer un carré de terre fraîchement retourné, mais avec la pluie le sol était uniformément trempé.

D'un coup, mes épaules se sont soulevées, j'ai eu un haut-le-cœur en me cramponnant au chambranle de la fenêtre et j'ai éclaté en sanglots.

Kyle Niven avait été désigné à l'âge de seize ans et en avait vingt-deux au moment de sa mort. Il avait passé ces six années à redouter l'instant inéluctable où Dix se montrerait déçu par son représentant sur terre et le lui ferait savoir en dépêchant sur lui l'un ou l'autre des Bourreaux. Les dieux rouges ne s'embarrassaient pas de détails. Et rien de tout ça n'avait le moindre sens à mes yeux, rien. Les dieux étaient censés tout savoir, tout comprendre. Pourquoi désigner alors des êtres qui ne pourraient pas satisfaire leur soif de perfection ? Nous étions tels qu'ils nous avaient faits, non ? Il y avait dans tout ça une cruauté insupportable, une injustice qui me heurtait sans commune mesure avec l'amitié que j'éprouvais pour Kyle (une amitié relative).

Je crois que j'ai chialé pendant une heure sans interruption. La pluie tombait toujours. Les doigts de ma main droite ont fourmillé, signe que Dix-Neuf sollicitait mon attention. J'ai hésité quelques secondes avant d'harmoniser ma respiration. Inspire, expire, inspire, expire, profondément, en crispant le ventre pour faire remonter mon souffle jusqu'aux clavicules. Les yeux fermés, j'ai visualisé la présence du dieu en moi, sous la forme d'un liquide bleu nuit qui baignerait toutes mes cellules. D'abord au niveau du plexus, puis dans tout mon corps, remplaçant le sang dans mes artères, la lymphe, tous les liquides dont j'avais connaissance. Dix-Neuf en moi s'est fait plus perceptible. Mes hormones de stress ont baissé brusquement.

Mon esprit s'est fait plus clair, plus calme. J'ai perçu dans la pièce tout le vivant qui cohabitait avec la mort. Les papillons de nuit accrochés au plafond. Les mites qui voletaient en rond, inépuisables. Les moucheron pris dans les toiles

d'araignée. En bas, dans le petit jardin, les mésanges et les moineaux. Le grand marronnier qui projetait son ombre sur l'entièreté du jardin. Le potager, les limaces, les escargots. Et des milliers d'autres. Qui vivaient. Qui luttaien. Qui mouraient, et dont je ne me souciais pas. Ni moi ni la nature.

Je me suis sentie mieux. Le sentiment d'injustice s'est estompé. Peu à peu, la présence de Dix-Neuf, telle que je la percevais physiquement, s'est diluée dans mes cellules.

J'ai quand même chômé toute la journée. J'ai entendu deux fois la sonnette de l'entrée mais j'ai fait semblant de dormir quand Hector est monté me chercher, et il est redescendu s'excuser auprès du ou des visiteurs : aucun désigné n'était en mesure de les recevoir pour l'instant. Étant donné mon salaire, je n'ai pas vraiment eu de scrupules. J'étais payée deux cent cinquante euros par mois pour tenir le Bureau. En contrepartie j'étais hébergée à titre gratuit, sinon ç'aurait vraiment été une blague.

*

« Quand est-ce qu'il est mort ?

– Il y a quatre jours. Vous pouvez vous charger de prévenir sa famille ?

– Attendez, attendez. Il est mort de quoi ?

– Apparemment c'était une volonté de son propre dieu », j'ai dit, amère.

J'utilisais le téléphone fixe de mon bureau, penchée par la fenêtre, un joint dans la main droite. Il aurait fallu que je ralentisse, j'étais en train de piller mon stock du mois, mais depuis la mort de Kyle je n'arrivais pas à faire autrement.

« Je ne vous suis pas », a dit mon interlocutrice. J'étais en ligne avec le siège de la Fédération basé au Canada. Je

n'ai pas compris si j'étais confuse en général ou si c'était mon accent, ou bien ma grammaire. J'étais censée parler anglais pour recevoir les visiteurs (dont beaucoup étaient étrangers). Mais puisque Kyle était écossais, et qu'Hector et Adrian avaient grandi en Irlande, je les avais laissés se charger des anglophones et négligé de me maintenir à niveau.

« Je vous parle de Kyle Niven, j'ai répété au ralenti. Regardez vos registres. Il était désigné par Dix, c'est-à-dire par un dieu rouge. »

Il y a eu un petit silence, puis la personne au bout du fil s'est éclairci la voix. « Nous n'utilisons plus cette terminologie, vous savez.

– Cette quoi ?

– Ce terme. Euh, dieu rouge, je veux dire. La Fédération a décidé de ne plus l'employer. Ça propage l'idée fausse qu'il y a des bons et des mauvais dieux, et...

– Oui, bon, d'accord. En attendant Kyle est mort, je suis toute seule pour tenir le Bureau, il faut m'envoyer un remplaçant, il faut prévenir sa famille, et si jamais vous pouviez revoir ma paie à la hausse, ce serait vraiment merveilleux.

– Je suis désolée, je ne vous comprends pas bien. Essayez d'articuler. »

J'ai lâché un cri de rage en éloignant le combiné, puis j'ai fait signe de rentrer à Hector qui travaillait dans le jardin. Il m'a rejointe à contrecœur pour faire la traduction. M'a foudroyée du regard quand il a compris ce dont il était question. Mais merde, qu'est-ce que j'y pouvais ? Ce n'était pas moi qui lui avais demandé de le buter.

Je l'ai écouté galérer pour expliquer que Kyle avait été tué par son propre dieu (il n'a pas évoqué sa responsabilité ni celle de son frère, bien sûr). La dame à l'autre bout du fil, dont j'ignorais la fonction, a promis de se charger d'avertir ses proches et de rappeler quand elle aurait trouvé quelqu'un

d'autre pour m'aider. Elle n'a rien dit sur la question de l'argent.

Hector m'a évitée toute la journée.

*

Personne d'autre ne s'est présenté pour le poste de secrétaire-vigile. J'ai proposé à Jérémie Porcher de commencer le lundi suivant. Le soir, quand je l'ai annoncé aux deux frères, autour d'une purée de courge préparée par Hector, Adrian s'est plaint que j'aie engagé quelqu'un sans les consulter. J'ai répondu, sans lever les yeux de mon assiette, qu'ils avaient, eux, tué Kyle sans me demander mon avis, et qu'en plus ils l'avaient laissé bien en vue, baignant dans son sang, dans notre propre maison. Adrian a soupiré comme si je remettais un vieux dossier sur le tapis, mais au moins, il a fermé sa gueule.

La vie à la maison se réorganisait sans Kyle. Certaines nuits, je l'imaginai me reprocher de continuer à vivre avec ceux qui l'avaient tué. Alors, je me répétais qu'Adrian et Hector n'étaient que des outils dans les mains des dieux tyrans. Ce qui était vrai. Mais tellement commode...

*

Adrian et Jérémie se sont détestés dès les premières secondes. J'avais invité le nouvel employé à boire un café avec moi et les deux frères, dont il allait partager une partie du quotidien. On a eu droit à une baston de regards digne des plus belles démonstrations de virilité. Hector a fait diversion avant que ça devienne vraiment gênant : « Vous buvez du thé ou du café ?

– Du café », a répondu Jérémie, apparemment soulagé de l'intervention.

J'ai écrasé le pied d'Adrian sous la table.

Jérémie devait avoir mon âge ou un peu plus, à savoir trente, trente-cinq ans. Il a peu parlé au cours de cette première rencontre, répondant simplement aux questions qu'on lui posait. Il vivait à Cherbourg avec sa compagne, qui gagnait suffisamment d'argent pour deux. Il n'avait pas travaillé depuis deux ans et l'oisiveté, soi-disant, lui pesait. Je dis soi-disant parce qu'il m'a semblé qu'il mentait. Quelque chose dans le ton de sa voix sonnait faux, mais c'était peut-être juste une histoire de maladresse face à ses futurs collègues et employeurs. Il pratiquait le krav maga, mais s'est gardé d'en faire démonstration quand Adrian le lui a suggéré.

« L'autre désigné n'est toujours pas rentré ? a-t-il demandé entre deux gorgées de café.

– Il a prolongé son séjour. »

J'ai eu la vision de sa tombe dans le jardin, pas loin du potager qu'Hector entretenait. Le choix de l'emplacement m'avait mise hors de moi quand je m'en étais aperçue. Je n'avais aucune envie de manger des légumes fertilisés par le pourrissement de son corps. Hector était resté silencieux et Adrian avait levé les yeux au ciel et répliqué qu'ils n'allaient pas se retaper le boulot une deuxième fois. Que je n'avais aucune idée de l'énergie nécessaire pour creuser une tombe. J'avais envisagé un temps de ne plus toucher aux légumes du jardin, mais avec ce que je gagnais c'était juste impensable, et la nécessité l'a emporté sur l'indignation. Les deux frères ont eu le bon goût de ne pas commenter cette volte-face.

« Sinon, toi et les dieux, ça se passe comment ? » a lancé Adrian.

Jérémie a pris un air d'interrogation polie. J'ai envoyé un nouveau coup de pied dans le tibia d'Adrian, qui ne m'a prêté aucune attention.

« Tu crois à quoi ? a-t-il explicité.

– C’est important ? On m’a pas posé la question à l’entretien.

– Tu ne crois pas en eux. Alors pourquoi tu veux travailler ici ? Pour ce vieux salaire, en plus ?

– Je m’intéresse à ce sujet, a rétorqué Jérémie. Par curiosité, et comme je vous l’ai dit, l’argent n’est pas un problème.

– On peut ne pas te payer du tout, donc ?

– Arrête », j’ai fait. Même si je pensais pareil en visualisant l’état de mon compte en banque. J’ai repris, à l’attention de Jérémie, dont le malaise grandissait à chaque minute : « La seule chose que je te demande, si t’es athée, c’est de respecter les croyances des gens qui vivent ou viennent ici.

– Et vice versa », a-t-il répondu.

J’ai acquiescé. Ça n’engageait que moi.

Finalement, je l’ai délivré de l’hostilité d’Adrian en lui faisant visiter le rez-de-chaussée, le premier étage étant réservé aux habitants. On ouvrait dans quelques minutes. Il s’est assis face à moi, dans le bureau, pour finir son café. Ses mains tripotaient nerveusement la tasse.

« Je suis désolée, j’ai dit pour briser la glace. On a plus de travail à cause de l’absence de Kyle, tu tombes au mauvais moment.

– Je comprends. » Ses yeux se baladaient sur les murs recouverts de petits Post-it. « C’est quoi, tout ça ?

– Des prières. »

Après tout, c’était le nom complet de cet endroit : le Bureau des prières. Il y en avait une dizaine dans le monde, dont seulement sept fonctionnels, par manque de désignés pour assumer les permanences. Tout le monde n’avait pas envie de faire ce travail. Rien ne nous y obligeait, mais la Fédération des désignés assurait des revenus – pas mirobolants certes – et une couverture santé pour ceux qui l’acceptaient. Les autres devaient se débrouiller. Certains, chanceux,

vivaient dans des pays où on ne rigolait pas avec les dieux et se voyaient verser une allocation. Ce n'était évidemment pas le cas en France. Tel un syndicat, la Fédération essayait de convaincre les États qui comptaient un ou plusieurs désignés de leur attribuer un statut. C'était une démarche longue et chiantie qui aboutissait rarement. Étant donné la tradition laïque de la France, la Fédération n'avait pas tenté ici la moindre amorce de dialogue.

Jérémie a plissé les yeux pour lire l'une des prières écrites.

« Ça se fait pas trop de les lire, ai-je protesté.

– Alors pourquoi elles sont affichées ?

– Les gens qui les ont écrites avaient envie qu'elles restent visibles dans le Bureau, mais plutôt pour moi et Kyle. Pour qu'elles existent symboliquement. C'est aussi pour les personnes suivantes, ça aide de savoir qu'on n'est pas seul à vouloir ce qu'on veut. Ou à se poser des questions. Ou juste à avoir besoin d'aide. »

Il a hoché la tête, sans que je sache si c'était parce qu'il comprenait ou qu'il voulait juste clore la discussion. Il s'est efforcé de poser son regard ailleurs et l'a arrêté sur le jeu de cartes plastifiées qui traînait sur le bureau. « Vous tirez le tarot ? » Je ne sais pas s'il en avait l'intention, mais il n'a pas réussi à cacher complètement la nuance amusée dans sa voix. J'ai choisi d'ignorer la pique et la question.

Chapitre 2

On se rend dans un Bureau des prières comme on va voir un imam, un rabbin, un curé ou un psy : quand on se pose des questions existentielles ou qu'on traverse une crise morale. Il n'y avait pas vraiment de public type, ou ça m'avait échappé. En quatre ans au Bureau, j'avais l'impression d'avoir déjà tout vu. L'athée en passe de devenir agnostique qui supporte mal sa crise de doute ; la croyante sans religion fixe, qui prie chaque jour un dieu différent ; le monothéiste qui se rendait ici en seconde intention, déçu par les réponses de son tenant du culte (les miennes étaient rarement plus satisfaisantes) ; et puis tous les autres, innombrables, qui cherchent, à l'intérieur et à l'extérieur d'eux-mêmes, plutôt désespérément je dois dire, une raison de croire en quelque chose.

Il y avait aussi des habitués, peu nombreux. Des habitants de la région qui venaient me voir chaque fois qu'ils traversaient une période mouvementée sur le plan matériel ou spirituel. Annette appartenait à cette dernière catégorie. Elle vivait à quelques pâtés de maisons du Bureau. Elle était venue, la première fois, le jour de l'anniversaire de la mort de sa compagne, décédée cinq ans plus tôt d'une maladie. Elle avait grandi comme moi dans la foi catholique, été déçue par l'Église sur bien des points, qu'on imagine facilement pour

une catho lesbienne (je la comprenais à plus d'un titre). Et puis, de scandales de viols d'enfants en scandales de viols sur des nonnes, elle avait peu à peu tourné le dos à la religion. « Mais je suis restée dans la foi. »

Elle était intriguée par ces dieux multiples que personne n'arrivait à définir ni à comprendre. Ces dieux qui ne se laissaient pas cerner, qui se contredisaient ; ces dieux qui lui semblaient parfois plus crédibles dans leur façon de ne jamais s'exprimer par des mots. « Et puis, entre nous, trois mille ans de monothéisme, et pas une seule femme prophète – prophétesse ? Ça existe tellement pas que c'est bizarre à prononcer ! –, c'est bon, faut pas exagérer. »

Je l'aimais bien. Elle avait soixante-dix ans et des yeux bleu marine comme dans une pub pour cosmétique antirides. Étonnamment, elle s'entendait bien avec Adrian qui ne s'entendait avec personne. Deux fois par mois, ils se rendaient au Balto, un bar PMU du centre-ville, et se cuitaient au vin bon marché jusqu'à la fermeture. Quand ils rentraient, on les entendait ricaner une éternité devant le porche, jusqu'à ce qu'Annette se décide à rentrer chez elle et qu'Adrian gravisse l'escalier en titubant à chaque marche. Elle ne savait pas qu'Hector et lui tuaient des gens pour le compte des dieux tyrans. Même à la limite du coma éthylique, Adrian ne se trahissait jamais.

Elle m'a rendu visite deux semaines après la mort de Kyle, juste après que la sœur de ce dernier m'avait longuement téléphoné pour avoir ma version des faits. J'avais fait l'éponge pendant trois heures, la discussion m'avait obligée à regarder en face ce que je mettais de côté par tous les moyens, et j'étais dans un sale état. La sœur (Lyn) avait demandé à venir visiter le Bureau pour rendre hommage à Kyle. Je n'avais aucune envie de la rencontrer, ni qu'elle se retrouve face aux deux frères sans savoir qu'ils avaient tué le sien. J'avais

essayé d'esquiver par tous les prétextes possibles, elle s'était énervée, avait pleuré, et pour finir m'avait raccroché au nez.

C'est dans ce contexte qu'Annette s'est assise dans le bureau, face à moi, en réclamant du thé. J'ai levé la tête vers elle et elle a tout de suite vu mes yeux rouges. « Te dérange pas, a-t-elle dit, je vais en faire moi-même. » Elle est allée dans la cuisine sans rien demander à personne. Elle se sentait ici chez elle. Parfois j'aimais bien son côté sans-gêne, parfois ça me tapait sur les nerfs.

Elle est réapparue avec une théière et deux tasses. « Qu'est-ce qui va pas ? » J'ai marmonné quelque chose à propos d'une conversation téléphonique éprouvante. Elle a fait quelques tentatives pour me faire parler, qui ont tourné court, et m'a proposé d'aller marcher le long de l'océan. J'aurais pu trouver son insistance intrusive, mais j'écoutais ses problèmes depuis des années et je crois qu'elle se sentait le devoir d'une juste inversion des rôles.

On est allées sur la grève, à deux kilomètres du Bureau. J'ai roulé un pétard en chemin. Annette a abordé des sujets plus légers pour me dérider, comment allait tout le monde, est-ce que j'avais vu ma famille récemment, qui était ce jeune homme charmant qu'elle avait vu aller et venir au Bureau et qui n'était certainement pas d'Hondatte, et Kyle, tiens, ça faisait longtemps qu'elle ne l'avait pas vu... Je ne sais pas comment j'ai retenu les larmes qui me sont montées aux yeux. Je lui ai tendu le joint en disant que tout allait bien. Kyle était en vacances en Écosse, il avait besoin de passer du temps avec ses proches. Je pensais à ce que sa sœur m'avait dit au téléphone : que les dieux étaient toujours injustes, du premier au dernier, quels que soient leur nom ou leur nombre, et que d'une certaine manière moi aussi, j'étais responsable. Je lui avais répondu que la mort de Kyle me touchait également ; elle avait crié que c'était faux, que Kyle

lui disait toujours que je le méprisais et qu'il en souffrait. Et ça, merde – ça, ç'avait été le coup de grâce.

Je n'avais jamais méprisé Kyle. En règle générale, il y a peu de gens que je méprise ; je méprise des comportements. Les choses que les gens disent ou font me donnent très souvent envie de sortir un fusil et de tirer dans le tas. Je suis désignée du dieu Dix-Neuf, mais pas la Sagesse incarnée pour autant. Comment ce serait possible ? Je ne sais même pas ce que c'est, la Voie-À-Suivre... Mais aucun de nous ne naît sage. Mépriser des attitudes, ce n'est pas mépriser l'être dans son entier, sinon aucun de nous ne pourrait se supporter avec ses erreurs, ses failles et ses impatiences.

Mais Lyn Niven n'avait pas pu inventer ça. Qu'est-ce qui avait donné à Kyle l'impression que je le *méprisais* ? Ça me désespérait. On avait vécu presque en vase clos pendant trois ans, lui, moi, Hector et Adrian, et Kyle ne s'entendait pas avec ce dernier (comme à peu près tout le monde). C'était plus dur pour lui que pour moi, dans un pays qu'il ne connaissait pas, dont il avait du mal à apprendre la langue. J'avais fait ce que j'avais pu pour le soutenir. Et oui, j'avais cru cacher efficacement le fait que beaucoup de ses paroles me choquaient. Il parlait tout le temps de la Voie-À-Suivre. Il avait une idée très précise de ce que c'était. Il recevait les gens dans le bureau, faisait un bilan de leur vie, leur expliquait où ils s'étaient trompés dans leur chemin et vers où ils devaient se diriger maintenant. Il se comportait comme s'il avait tout compris de la vie, ce que je trouve à la fois injustifiable et insupportable venant de n'importe quel mortel. (Et son âge m'apparaissait comme une circonstance aggravante. À tort ou à raison.) Mais Kyle était désigné d'un dieu rouge. Ses jugements n'en étaient que le reflet. Et neuf fois sur dix, je lui cachais ma désapprobation. J'avais tellement pris sur moi de ne pas lui renvoyer la violence inconsciente de ses

B. Michael Radburn

L'Arbre aux fées

Franz Bartelt

Ah, les braves gens !

Benjamin Myers

Noir comme le jour

Cyril Herry

Nos secrets jamais

Max Monnehay

Somb

Carlos Zanón

Pepe Carvalho

Cesare Battisti

Indio

Petros Markaris

Le Séminaire des assassins

Catherine Dufour

Au bal des absents

Sophie Chabanel

L'Emprise du chat

Arnaud Salaün

Mogok